

A woman with dark hair is lying on her back, wearing a vibrant red dress. Her eyes are closed, and her hands are clasped near her face. Above her, a translucent, ethereal figure of a woman is visible, appearing to be in a similar pose. The background is dark, with soft, golden light filtering through, creating a dreamlike atmosphere. The overall composition is vertical and centered.

L'Initiation d'une oie blanche

Emma Fayette

Emma Fayette

L'Initiation
d'une oie blanche

© Emma Fayette, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1079-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Premier rendez-vous

Le printemps s'annonçait, et, avec lui, la saison des oies blanches. De nouvelles recrues devaient arriver afin de grossir les rangs. Ce lundi, une jeune Anglaise s'était présentée aux portes de l'institution. La préceptrice, qui patientait sur le porche, l'attendait d'un air accueillant et chaleureux. La jeune fille qui arrivait semblait fraîche et belle. Elle se présenta spontanément, démontrant une personnalité et une joie de vivre remarquables pour son âge. Johana, une adolescente de quinze ans, avait été orientée vers ce « foyer pour jeune fille » à la suite à son arrivée dans la ville. Millicent, l'amie fidèle de la préceptrice, avait prévenu cette dernière que la demoiselle se présenterait d'ici quelques jours. Millicent, qui était basée à Londres, avait raconté dans le détail, les déboires de la jeune fille et les raisons pour lesquelles elle se trouvait en ville. Dans sa lettre, elle décrit la jeune fille comme étant « incroyablement naïve », et qu'on pouvait lui faire « avaler n'importe quoi ».

« Une authentique oie blanche ! ajouta-t-elle dans son post-scriptum. Je ne peux m'en occuper moi-même comme elle le mérite, car elle quitte le pays, mais je sais que vous, vous pourrez. Elle a quelque chose d'unique... Encore une chose, ne vous laissez pas impressionner par son extrême jeunesse. »

Arrivée à l'heure, la préceptrice se chargea d'introduire la jeune fille dans son bureau. C'était une jolie citadine. On pouvait lire dans son allure et ses manières qu'elle venait du vieux continent. Elle était plutôt jolie pour une Londonienne, même si elle semblait à peine sortie de l'enfance. Une beauté tout en délicatesse et en finesse qui détonnait avec son caractère presque... populaire. On percevait néanmoins qu'elle avait reçu une bonne éducation. La jeune fille ne se laissait pas déstabiliser facilement, mais son visage et le fait qu'elle rougissait à tout propos et baissait les yeux à chaque fois que la préceptrice la regardait dans les yeux trahissaient son innocence. C'était bon signe. « Elle a l'air si stupide que ça sera facile à en mourir d'ennui », pensa la préceptrice.

Johana s'assit sur le siège que lui désigna la préceptrice. Les deux femmes se retrouvèrent face à face. Gênée, elle tira sa robe à fleurs sur ses genoux. Ses mollets étaient finement galbés quoiqu'un brin trop gros. Mis à part ce détail, la jambe était bien faite. Son bas gauche était filé, donnant l'impression qu'une échelle grimpait sous sa robe. Elle regarda autour d'elle, très impressionnée par la quantité de livres qui garnissaient les étagères. La maîtresse des lieux lança l'offensive.

— Mon amie et collègue Millicent Valentine m'a prévenu d'une éventuelle visite de votre part. Elle m'a appris pour votre famille. Toutes mes condoléances. Vous êtes donc à la recherche d'un foyer.

— C'est exact, madame Bellefleur. Madame Valentine m'a suggéré de m'adresser à vous dès mon arrivée en ville. Elle m'a dit que vous étiez la gérante d'un foyer pour jeunes filles et que vous sauriez m'aider comme vous en avez aidé beaucoup d'autres avant moi.

Johana se trémoussa un peu, mal à l'aise, et lâcha naïvement la véritable raison de sa visite.

— Elle m'a dit aussi que vous connaissiez beaucoup de monde et que, si vous étiez contente de vos pensionnaires, vous les mettriez en relation avec des bons partis, au cours des fêtes de charité que vous organisez chaque année.

Madame Bellefleur jubila intérieurement. Elle remercia, par la pensée, Millicent. Il faudrait qu'elle pense à lui redevoir ça. Dès le lendemain, elle se mettrait en quête d'une bonne fille pour la lui envoyer quelques jours, lors d'un programme d'échange culturel ou touristique. Elle lui demanderait de la loger. Le reste la regarde.

— Ma collègue n'a pas exagéré. J'ai accueilli et aidé de nombreuses filles et j'ai toujours mis un point d'honneur à aider les plus méritantes. Si je comprends bien, vous aimeriez trouver un bon parti.

— Je ne pensais pas que madame Millicent l'aurait mentionné. Ce n'est pas mon but principal, mais si c'est possible... oui.

— Je sais bien que vous cherchez avant tout une demeure où vivre en sécurité. Vous êtes venue au bon endroit. Et pour votre autre requête, eh bien, je ne vois aucune raison de ne pas vous donner satisfaction. Si je suis satisfaite de votre comportement d'ici le prochain bal de charité, je n'hésiterai pas à vous présenter et à vous recommander aux personnes de bon milieu que je connais. Avec un bon réseau, une jeune femme aussi ravissante que vous sera vite mariée.

— Oh ! Je n'en demandais pas tant.

— Ne vous emballez pas. Ce ne sera que dans le meilleur des cas. Votre comportement sera évalué, et s'il n'est pas conforme aux exigences de notre institution, vous serez renvoyée. Je préfère vous prévenir, normalement l'entrée dans ce genre d'institution est extrêmement chère, et pour vous acquitter de ses droits, vous devrez vous acquitter de bon nombre de tâches ingrates. Êtes-vous disposée à les faire ?

— Je ferai tout ce qui sera nécessaire pour vous satisfaire, Madame.

— Ne vous avancez pas si vite. Je vais vous demander des choses qui vont

peut-être vous offenser par certains aspects. Vous comprendrez qu'ici, l'autorité et la discipline sont à respecter à la lettre.

— Je comprends.

— Bien. Je vais donc opérer quelques constatations préalables. Restez assise, c'est moi qui vais venir à vous.

Madame Bellefleur fit le tour du bureau, prit une chaise, et s'assit tout près de la jeune fille. Leurs genoux se touchaient. Elle lui prit les mains et les lui posa sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Vous garderez vos mains ici, quoi qu'il arrive. C'est bien compris ?

Elle fit oui de la tête, visiblement inquiète de ces préliminaires.

— Est-ce que des garçons vous ont déjà touché les seins, Johana ?

Un flot de sang monta à ses joues et elle baissa le front pour fuir le regard de la préceptrice. Ses mains s'étaient crispées sur les accoudoirs du fauteuil. N'osant pas parler, elle fit signe que non, de la tête.

— Les leur avez-vous montrés ?

Elle hésita longuement, puis, à nouveau, fit non du bonnet. Ses oreilles étaient écarlates.

— Eh bien, c'est parfait, ma chère Johana. Voyez-vous, avant de vous présenter à un éventuel bon parti, il faut que je m'assure que vous ayez une bonne poitrine, car votre potentiel mari voudra avoir des enfants et que sa femme soit en mesure de les allaiter. Je sais que vous ne les avez jamais montrés à un homme, mais ça ne devrait pas être une trop grande épreuve pour votre pudeur que de me laisser les examiner.

Madame Bellefleur s'attendait à des protestations effarouchées. Il n'en fut rien. Millicent aurait-elle raison ? Peut-être pouvait-on vraiment lui faire « avaler n'importe quoi » ?

Johana attendait bien sagement, les mains sur les accoudoirs, les paupières baissées.

— Beaucoup de mes connaissances sont célibataires et déjà propriétaires. Il y en a un qui vient d'acheter une voiture neuve. Il n'attend plus qu'une jeune fille comme vous pour fonder une famille...

Tout en l'endormant ainsi de promesses, la préceptrice déboutonna le premier bouton de son corsage. Johana tressaillit à peine. Madame Bellefleur continua. Quand sa robe fut ouverte jusqu'à la ceinture, la femme lui dit :

— Vous n'avez qu'à imaginer que vous êtes chez le docteur.

Elle acquiesça d'un geste imperceptible. Madame Bellefleur glissa ses mains sous sa robe et la fit se pencher vers elle pour dégrafer son soutien-gorge dans

son dos. Leurs joues se frôlèrent. Celles de Johana étaient brûlantes. Le soutien-gorge dégrafé, elle se redressa. La préceptrice ne lui laissa pas le temps de se reprendre, elle ouvrit la robe et abaissa ses bonnets. Ses seins jaillirent comme deux colombes avec leurs becs roses tendus. Ils étaient superbes, gonflés de sève, en forme de poire, avec des pointes minuscules déjà toutes durcies par l'émotion.

— Eh hop ! dit madame Bellefleur, les voilà dehors, ces mignons. Vous avez vraiment une très jolie poitrine, Johana, votre mari aura bien du bonheur à la caresser.

Elle battit des paupières. La préceptrice se pencha sur elle pour l'admirer de plus près. Comme Johana se tenait toute droite, le dos vertical, ses seins étaient braqués devant elle avec une sorte d'effronterie qui ne la laissait pas indifférente. Cela créait toujours une petite excitation chez la préceptrice de regarder les seins nus d'une femme encore habillée, de les voir surgir ainsi dans le désordre des vêtements, s'offrant à la vue et au toucher comme des fruits de chair qu'il n'y avait plus qu'à cueillir. Cette Johana avait une nature très sensuelle, car il suffisait à madame Bellefleur de regarder ses seins pour que ses mamelons s'épanouissent à vue d'œil.

— Nous allons passer à l'exercice suivant, lui dit la préceptrice. Vous me les avez montrés, maintenant je vais vous les toucher... comme votre mari le fera au soir de vos noces.

— Mais...

— Pas de mais, Johana ! dit-elle en prenant une grosse voix. Si vous voulez épouser une des personnes que je vous réserve, il faut faire ce que je dis ! Je dois vérifier que vos seins sont d'une capacité suffisante pour nourrir vos bébés. Pour cela, je dois les palper !

Madame Bellefleur les prit donc en mains sans que la jeune femme ne réagisse autrement que par un frisson. Quelles merveilles... pensa-t-elle, suaves, tièdes, élastiques ! Elle les pétrit doucement, puis les caressa sur toute leur longueur en resserrant ses doigts. Quand elle arrivait aux pointes, elle les saisissait entre ses doigts et les pinça délicatement. Johana se laissa faire, toute frémissante, c'était à peine si elle osait respirer. La préceptrice sentait les genoux de Joha tressaillir nerveusement contre les siens chaque fois qu'elle lui taquinait les tétons.

Elle s'amusa ainsi un bon moment, dans le plus grand silence. La coquine prit goût à la chose, cela se sentit à l'alanguissement de son corps, à la façon dont elle se cambrait chaque fois que madame Bellefleur les reprenait après les avoir lâchés un instant.

Chapitre 2 – L'internat

Ce premier entretien avec madame Bellefleur lui avait semblé durer des heures. Le stress de ne pas être acceptée au sein de l'établissement avait vite été remplacé par un mélange étrange de sentiments et de sensations inconnus. La jeune fille avait été tellement troublée qu'elle fut soulagée quand elle entendit toquer à la porte du bureau. Une voix d'homme résonna et demanda à madame son épouse de la rejoindre après sa séance. S'ensuivit un silence pesant.

Laissant Johana dans une gêne indicible, madame Bellefleur s'était arrêtée et était retournée devant son bureau. Elle se mit à chercher des documents dans les tiroirs de ce dernier. Johana, sans un bruit, en profita pour rapidement se rhabiller puis patienta, plantée sur sa chaise, l'air rigide et respirant à peine. La préceptrice observa la jeune fille d'un air malicieux puis lui demanda d'approcher. Elle lui présenta la dernière page d'un contrat et lui demanda de signer. Sans trop réfléchir, Johana s'exécuta d'un geste mécanique. La femme d'un âge certain apposa à son tour sa signature sur le document puis le rangea dans un tiroir qu'elle ferma à clé « Vous voilà officiellement pensionnaire de notre établissement ! » conclut madame Bellefleur.

Avant de la congédier, la préceptrice donna rendez-vous à Johana en fin de journée. Cela lui laissait le temps de rassembler ses affaires et de revenir pour son emménagement.

Quelques heures avaient filé comme des étoiles ayant le feu aux fesses et Johana se retrouvait à nouveau devant le pensionnat. Elle avait, cette fois-ci, une petite malle à la main. À sa grande surprise, elle ne fut pas accueillie par madame Bellefleur, mais par une gouvernante.

Johana suivit la gouvernante et traversa un grand couloir. La domestique lui expliqua qu'il y avait, à côté de ce hall, une grande salle qui accueillait très souvent du monde, mais que sa chambre et celle des autres pensionnaires n'y donnaient pas accès. Une fois le couloir franchi, elles se retrouvèrent devant une grande porte. La servante fouilla dans l'une des poches de sa robe et en retira une clé avec laquelle elle déverrouilla l'entrée. Johana ne put s'empêcher de lâcher un soupir quand elle vit la pièce. Des gens s'y trouvaient. La grande salle était remplie de lits superposés. Une douzaine de lits étaient alignés, découpant la pièce en trois rangées. Les lits de la rangée du milieu étaient occupés, mais aucune des filles ne lui prêta attention. La gouvernante balaya rapidement la pièce du regard puis demanda à Johana de la suivre. Elle indiqua à la jeune

femme quatre portes. L'une, près de celle qu'elle venait d'emprunter, menait au réfectoire. Une autre au centre du mur de gauche qui menait à d'autres chambres. Une troisième, au centre du mur de droite qui conduisait à la salle de bain et autres sanitaires. Et enfin, la porte vers laquelle elles se dirigeaient, tout au fond de la pièce. La domestique lui expliqua que, durant les premiers jours, elle séjournerait dans cette chambre et qu'elle sera, par la suite, transférée dans la grande salle avec les autres. Une fois ses explications terminées, elle indiqua que quelqu'un viendrait lui expliquer le règlement et les tâches à faire, puis elle s'éclipsa.

Chapitre 3 – La chambre

Johana entra dans la pièce et fut heureuse de constater que la porte disposait d'un verrou. Elle ferma la porte derrière elle et se précipita sur le lit. Maintenant qu'elle était enfin seule, elle pouvait se laisser aller. Elle sentit toutes ses émotions affluer et fit un gros effort pour garder ses larmes aux portes de ses paupières. Mais que s'était-il passé cet après-midi ? Elle n'était pas sûre de comprendre. Elle porta instinctivement ses mains à sa poitrine et se mit à revivre la scène. Depuis sa puberté, c'était la première fois qu'une personne la voyait dénudée et c'était aussi la première fois qu'on la touchait... Sur le moment, elle avait ressenti de la gêne et de l'inconfort. Mais à présent, elle se souvenait uniquement de ce plaisir inavouable qui l'avait accompagnée. Savoir que quelqu'un regardait son corps dénudé avait provoqué en elle une boule au ventre et une chaleur dans son bas-ventre qui ne faisait que de s'intensifier. Particulièrement quand la préceptrice avait commencé à lui toucher les seins. Cette chaleur était devenue presque insoutenable, et elle avait ressenti le besoin d'enlever ses sous-vêtements pour l'atténuer. Bien sûr, elle s'en était retenue, mais maintenant qu'elle y repensait, le désir revenait. Allongée sur le lit, elle replia les jambes puis passa ses mains sous sa robe jusqu'à atteindre sa culotte. Elle la fit rapidement glisser jusqu'à mi-cuisse. L'air frais lui caressa gentiment la vulve, ce qui l'excita encore plus. La chaleur s'intensifiait et se transfigurait en démangeaison. Elle ressentait une irrépressible envie de passer sa main et de la frotter contre son con. N'en pouvant plus, elle glissa l'une de ses mains le long de sa cuisse et remonta lentement vers son entrejambe. Elle put rapidement sentir le fruit de son excitation sur ses doigts, ce qui ne faisait que décupler cette dernière. Avec son autre main, elle commença à caresser son sein gauche en même temps qu'elle frôlait son sexe de l'autre. Elle sentait à présent le plaisir commencer à l'envahir et devait faire un effort pour rester silencieuse. Elle commença à malaxer son sein et intensifia ses caresses quand soudain elle entendit frapper à la porte. Surprise, elle retira rapidement sa main et se redressa d'un bond. Elle essuya rapidement sa main sur le lit, remonta sa culotte et se dirigea vers la porte.

« Oui ? » dit-elle posément en ouvrant la porte. Une grande rousse, souriante, l'attendait de l'autre côté. « Bonjour la nouvelle ! Je suis Amélia. Suis-moi, on parlera en chemin ». La grande rousse tourna les talons, commença à marcher en direction du dortoir et reprit :